

avait servi à sa mère, non sans rencontrer de la part de la pauvre bête des protestations contre cet acte arbitraire qui la faisait passer d'une heure à l'autre de l'état d'être libre à celui d'esclave.

L'abbé Juan n'était pas grand cavalier. Aussi eut-il quelque peine à ramener le Linot à la Chênaie, en courant maintes fois le risque de rouler dans les fossés ou les précipices qui bordaient le chemin de Salamanque. Enfin il arriva, sain et sauf, aux applaudissements des commères qui l'attendaient échelonnées sur la route.

Quand Roch eut quatre ans, le curé jugea que les mois de nourrice n'avaient plus de raison d'être, et en dépit des réclamations des commères, il fit valoir ses droits de père et prit l'enfant chez lui.

Ce fut à peu près vers le même temps que l'abbé Juan reçut d'une de ses sœurs, mariée à un paysan d'un village voisin, la nouvelle qu'elle était veuve, alitée et mourante. Elle le suppliait de se charger de la petite fille qu'elle allait laisser orpheline.

Le bon curé, toujours prêt à venir en aide au malheur, sans prendre d'autre soin que celui de confier provisoirement Roch à une voisine, monta sur le Linot, fit d'une traite vingt lieues qui le séparaient de sa sœur, et revint quelques jours après portant dans ses bras sa nièce Marie.

L'abbé Juan eut dès lors deux enfants, un fils et une fille, et chaque soir il remerciait le Ciel de lui avoir ménagé les douces joies de la paternité.

Roch et Marie s'embrassèrent et s'aimèrent dès le premier jour comme frère et sœur. Roch avait six ans de plus que Marie. Son bon naturel et le caractère affectueux de sa petite compagne contribuèrent à augmenter leur sympathie.

L'abbé consacra ses soirées à leur apprendre à lire et à écrire et à donner spécialement à Roch l'enseignement des premières notions de latin. Il leur parlait fréquemment des devoirs de l'homme envers lui-même, envers ses semblables et envers Dieu, de l'amour du prochain, du respect de la vieillesse, des beautés de la religion, des joies qu'elle procure et du bonheur qu'elle assure aux âmes probes et pieuses la pratique des vertus.

Les deux enfants, sous cette direction sage et éclairée, arrivèrent à l'adolescence, aimés de toute la Chênaie : Marie, à cause de ses qualités de jeune fille, Roch, parce qu'il était en quelque sorte l'enfant de tout le village ; tous deux, parce que la noblesse de leurs sentiments, reflet des saintes inspirations du bon prêtre, attiraient et charmaient ceux au milieu desquels ils vivaient.

Quelques fois il arrivait aux enfants, jaloux de l'estime dont était entouré le sacristain, de l'accabler de leurs quolibets ; mais Roch accueillait ces taquineries par un sourire, et personne à la Chênaie ne se souvenait qu'on l'eût jamais vu en colère.

II

FRÈRE ET SŒUR.

—Eh bien ! L'as-tu vu ? Que t'a-t-il dit ? Vient-il avec toi ? demanda le curé d'une haleine.

Marie ne disait rien, mais ses regards trahissaient l'impatience qui torturait son cœur.

—Je l'ai vu, dit Roch d'un ton naturel.

Puis, après une pause qui parut un siècle à la jeune fille :

—Il a été malade et transporté à l'hôpital.

—A l'hôpital ! s'écrièrent en même temps le vieillard et sa nièce.

—Oui, malade ; mais, grâce à Dieu, il est rétabli.

—Et il te suit ?

—A force de prières et de supplications, j'ai pu le convaincre. Ce matin, il se disposait à quitter Salamanque avec moi, mais...

Roch s'arrêta, comme s'il eût craint de faire de la peine à ceux qui l'écoutaient.

—Mais... mais... achève, dit le curé.

—Eh bien ! il n'est pas venu avec moi, parce que... il a été arrêté.

—Arrêté, mon Dieu ! s'exclama le curé en passant la main sur son front, comme s'il eût reçu un coup violent à la tête.

—Arrêté ! articula Marie épouvantée, en se laissant tomber sur une chaise.

—Et pourquoi a-t-il été arrêté ? Voyons, pourquoi ? reprit le curé du ton d'un homme qui conteste à son interlocuteur la véracité de ses paroles.

—Hier soir, en me quittant, il me dit : Roch, à demain matin. N'y manquez pas, lui dis-je. Le matin, au lieu de le voir arriver, je reçois la visite d'un employé de la prison : « Diégo Nunez est arrêté, me dit-il, et me charge de vous faire savoir qu'il ne peut vous accompagner. » Je cours à la prison, j'interroge les geôliers, le directeur ; j'apprends enfin de la bouche même de l'alcade que, la nuit précédente, Diégo a été surpris dans une maison de jeu, qu'il n'a pu payer l'amende réclamée en pareil cas par l'alcade du quartier, qu'il a insulté l'autorité publique, et qu'il a été condamné à vingt douros d'amende ou à un mois de prison. Je reviens à l'hôtellerie ; dans l'impossibilité de le tirer de là, je monte sur le Linot, et me voici.

—Il n'y a que son père qui puisse le sauver, dit le curé en prenant vivement son chapeau et sa canne et en se dirigeant vers la porte.

—C'est inutile, monsieur le curé, répliqua Roch en faisant un geste pour l'arrêter. Vous savez bien que son père ne s'inquiète pas plus de lui que s'il n'existait pas.

—Je ne perdrai rien à essayer de le persuader.

—Rien que le temps qu'on emploie inutilement à parler à un sourd.

—Mes enfants, n'oubliez pas que je suis le pasteur de la Chênaie, que Diégo m'a été recommandé par sa mère, qu'Angèle était une sainte, que j'ai pour devoir de ne pas oublier la promesse qu'elle a reçue de moi à son lit de mort, et qu'un prêtre, plus que personne, doit obliger son prochain.

L'abbé Juan avait franchi le seuil de la porte. Les deux orphelins se trouvèrent seuls.

Il y eut un silence. Roch fut le premier à le rompre.

—Si nous nous mettions à table, Marie. La course m'a mis en appétit. Je ne crois pas que monsieur le curé rentre tôt. Il aura fort à faire pour vaincre la résistance de don Gaspard.

Marie avait posé sur la table les plats qui composaient le repas, et s'était assise. Roch fit trois portions, l'une pour l'abbé Juan, l'autre pour la jeune fille, la troisième, qu'il se servit en dernier lieu à lui-même ; puis il mordit à belles dents dans son pain et sa viande. Comme il achevait de manger et étendait le bras pour prendre la carafe d'eau, il s'aperçut que Marie n'avait pas touché aux aliments qu'elle avait devant elle.

—Tu ne manges pas, dit-il, es-tu malade ?

—Je n'ai pas faim.

Les regards du jeune homme s'arrêtèrent sur elle avec fixité, comme s'il eût voulu lire au fond de son cœur.

—Il y a déjà plusieurs jours, dit-il en frappant distraitemment la table du manche du couteau, que je te vois triste et rêveuse. Tu as

perdu la gaieté naturelle, et tes joues, d'ordinaire si colorées, ont pâli ; tu n'as plus d'appétit. Tu souffres et tu ne veux pas le dire, pour ne pas nous allonger, ton oncle et moi.

—Je n'ai rien, Roch, dit la jeune fille en s'efforçant de sourire.

—C'est bon, c'est bon, répondit-il, tandis qu'il continuait à frapper la table de son couteau.

Les deux jeunes gens restèrent un moment plongés dans leurs réflexions.

—Marie, dit enfin le sacristain, j'ai toujours été pour toi un frère.

—C'est vrai, Roch.

—Toutes mes pensées, tous mes vœux ont été pour toi.

—Je le sais.

—Jamais je n'ai eu une parole qui pût te fâcher.

—C'est vrai.

—Nous avons grandi ensemble sous ce toit hospitalier. Nous sommes l'un et l'autre orphelins, et si la perte de nos parents nous a été moins cruelle qu'à d'autres, c'est que l'abbé Juan a été pour nous le meilleur des pères. C'est ici que s'est écoulée notre enfance, que nous avons formé nos premiers rêves, que nous avons vu naître nos premières illusions. C'est ici que j'ai appris à t'aimer comme un frère aime sa sœur. C'est ici que j'ai recueilli toutes tes confidences enfantines, et que j'ai mis tout mon bonheur à deviner tes désirs pour les prévenir. Eh bien, Marie, veux-tu que je te dise ce que je pense de ce sourire qui cache mal l'amertume de ton cœur ?

—Tu te trompes, Roch.

—Je ne me trompe pas. Ce sourire amer me dit que Roch n'est plus pour Marie ce qu'il était jadis ; il me dit que tu souffres et que tu n'as plus de confiance en moi, puisque tu hésites à me révéler le secret de tes peines.

La jeune fille ne répondit point.

Roch était loin de soupçonner la véritable cause de ce silence, mais il le respecta, et, la tête appuyée sur la main, il laissa errer son regard dans la cuisine.

Les idées assiégeaient en foule son cerveau. Il se leva et alla se placer devant la fenêtre. Là, son esprit et sa vue trouvèrent un plus vaste horizon. Il suivit machinalement la ligne que dessinait au loin la crête des montagnes et les figures capricieuses des nuages qui couraient sur l'azur du ciel.

L'air frais qui venait du dehors et qui fouettait ses cheveux et ses tempes allégea sa poitrine oppressée. Le paysage qui se déroulait au loin le rassérénait.

Pourquoi ne pas le dire ? Roch aimait Marie de toute l'ardeur de son âme ; mais cet amour, il l'avait enseveli dans son cœur depuis qu'il avait eu quinze ans.

Amour pur et timide, que le pauvre orphelin taisait à tous, qu'il eût rougi et tremblé de se révéler à lui-même.

Plus d'une fois, cependant, il avait porté, dans ses longues nuits d'insomnie, la main sur sa poitrine qui lui semblait près d'éclater, et les yeux baignés de larmes brûlantes, il avait prononcé tout bas le nom de Marie.

C'est pour cette raison qu'en voyant la mélancolie de la jeune fille, il soupirait, sans oser ajouter une parole à celles qu'il avait prononcées. C'est pour cela que ses yeux humides interrogeaient de temps à autre le visage de Marie, qui, penchée sur la table, roulait distraitemment dans ses doigts les miettes de pain.

Roch avait le cœur brisé, parce que Marie souffrait sans se plaindre, et il se sentait envahi par un vague pressentiment.

(A continuer)